

Langage et procédés d'écriture

1. Du langage en tant qu'élément conjectural

Ce n'est nullement un paradoxe d'affirmer : la pensée, fonction du langage. Nous avons tendance à ne voir en ce dernier qu'une technique d'expression, nous oublions souvent qu'il est d'abord ordonnance et classification du flot d'expériences sensorielles, ainsi qu'explication du monde par le truchement de significations symboliques.

Faute de mots adéquats, certaines idées ne peuvent s'exprimer, des théories s'édifier. D'autres fois, le sens fluent du mot engendre la non-compréhension. Ainsi de « Nirvanâ », tout différent pour l'Occidental habitué à cataloguer et l'Asiatique moins féru de précision ; ou encore songeons à ce que renferment « sexe » en français et « sex » en anglais.

Mais le problème du langage dépasse celui du simple vocabulaire ; sa structure, sa formation, sa nature, la création des mots ou la syntaxe modèlent autant les esprits qu'ils sont modelés par elles. On peut renvoyer à la Renaissance, ignorante de termes tels que « absolu, relatif, concret, abstrait, complexe, virtuel, causalité, régularité, induction, déduction », qui nous semblent inséparables du vocabulaire philosophique. A quoi s'ajoutait une syntaxe des plus brouillées, mettant tout sur le même plan : principal et accessoire, quand ce n'était pas tout dans le même temps ; et qui, s'ajoutant à des mots au sens fluent, avait pour résultat une obscurité non voulue. On comprend qu'en juillet 1654, Pascal, cherchant à exposer un problème, eut recours au latin, « le français n'y vaut rien... ».

Un des premiers à considérer cet aspect du langage, lié à la pensée et la créant, et à en faire un principe moteur d'un univers romanesque, paraît être George Orwell dans *1984*.

Sa novlangue vide les mots d'une partie de leur contenu, en modifie les connotations, et vide ainsi les esprits de toute pensée qui n'est plus supportée par ce langage appauvri, entraînant les citoyens à subir et accepter une emprise totalitaire.

Que peut signifier le concept de « liberté » si les termes manquent pour l'exprimer ? Certains ont regretté que l'auteur n'ait pas fait la place plus grande à la novlangue dans son livre, en l'utilisant dans les

dialogues ou l'écriture. Mais Orwell ne pouvait le faire. Tout texte eût été inintelligible au lecteur dont l'esprit n'aurait pas été façonné par ce langage, et qui n'aurait pas « senti » qu'un énoncé tel que « l'homme est né libre... » était un non-sens, grammaticalement correct, mais aussi absurde que « l'homme est né transparent... ». « Libre » n'ayant qu'un sens : celui de « cette place est-elle libre ? ».

L'exemple d'Orwell montre l'intérêt des extrapolations jouant sur le langage, leurs possibilités romanesques, mais également leurs limites. On pourra en parler, les décrire, les analyser, mais difficilement user du nouveau langage, dont le lecteur ne pourrait que malaisément pénétrer les arcanes. Voilà pourquoi, souvent, les tentatives nous laissent sur notre faim.

J'ai fait choix de trois auteurs qui, avec des bonheurs divers, ont fait du langage un élément important, ou déterminant, de l'intrigue. Ce sont *L'Enchâssement* de Watson (1973), *Babel 17* de Delany (1966), les *Langages de Pao* de Vance (1957). Il en est d'autres, sans doute, mais ceux-ci sont d'excellents romans, écrits par des maîtres, qui réussirent avec des bonheurs divers. Non sur le plan romanesque, impeccable, mais dans le traitement de l'hypothèse linguistique, dans son développement et dans son influence, réelle, sur l'intrigue.

L'Enchâssement est sans doute le moins convaincant du point de vue romanesque. Watson part de l'idée de Chomsky selon laquelle le langage est programmé en nous dès la naissance, et que, dans ce qu'il a de plus essentiel, il reflète notre conscience biologique du monde. Mais l'hypothèse, si riche, si intéressante soit-elle, n'intervient qu'obliquement, l'élément le plus déterminant étant la rencontre avec une civilisation extra-terrestre. De surcroît, il apparaît que les développements de l'intrigue sont purement arbitraires, à moins que l'auteur n'ait voulu montrer que tout dirigeant est nécessairement un irréfléchi et un irresponsable.

L'essentiel est « l'enchâssement », c'est-à-dire que la phrase de comptine : « C'est le malt que le rat a mangé que le chat a mordu que le chien a chassé » devient : « C'est le malt que le rat que le chat que le chien a chassé a mordu a mangé ».

C'était la place des mots dans leur succession qui créait la confusion (...) à tel point que jamais un adulte n'aurait pu suivre ce langage sans le texte correspondant (...) réorienté par un dédale de crochets et de parenthèses destinés à rétablir les structures que la pensée était habituée à déchiffrer.

C'était du langage Rousseen.

Mais nulle part n'apparaît, autrement que par énoncés théoriques et hypothétiques, les effets, soit psychologiques, ou au niveau de la notion du monde, de cet enchâssement linguistique, sinon par une analogie, purement formelle, entre l'enchâssement des mots dans la phrase et celui des esprits dans le cosmos.

Sinon, également, dans la construction du roman, fait de trois récits s'imbriquant : les recherches dans un centre anglais où l'on étudie les structures linguistiques chez des enfants soumis à une drogue ; les contacts d'un anthropologue avec une tribu d'Amazonie, dont les membres, sous l'effet d'un champignon hallucinogène, parlent un langage « Roussel » ; et l'apparition d'extra-terrestres parcourant l'univers à la recherche de structures linguistiques, dans l'espoir d'atteindre ainsi à la réalité dernière.

Il paraît essentiel de préserver l'habitat des Indiens, menacé de submersion par la construction d'un grand barrage brésilien. La suite n'est pas très convaincante. Surtout, l'intrigue est parfaitement indépendante du problème de linguistique, n'importe quelle faculté psi aurait pu remplacer le langage « Roussel ». A un excellent roman, Watson a mêlé son admiration pour Raymond Roussel sans qu'il y ait eu réelle fusion entre les éléments. Bref, un habile tour de cartes, sans plus.

Babel 17 reçut en 1966 le prix Nébula, décerné par les écrivains de Science-Fiction et couronnant des « réalisations remarquables en ce domaine ». L'ouvrage le mérite, qui n'a rien du traitement linéaire de Watson. C'est un space-opéra, grouillant, imaginatif, bondissant, plein de vues, de personnages, de dépaysement. On conçoit que dans un monde où se côtoient races humaines, humanoïdes et non-humaines, les problèmes de communication soient primordiaux. Aussi le problème de la *Babel 17* est étroitement lié au récit et le gouverne. Il y avait, dans *l'Enchâssement*, d'autres solutions que la destruction de la

(1) On comprend mal comment les personnages de Watson disent des *Nouvelles Impressions d'Afrique* de R. Roussel qu'il s'agit d'un texte illisible au sens premier et second.

« *Les lettres (signes typographiques) du blanc (cube de craie) sur les bandes (bordures) du vieux billard et les lettres (missives) du blanc (homme blanc) sur les bandes (hordes guerrières) du vieux pillard.* »

Comment j'ai écrit certains de mes livres.

Le problème de la langue doit jouer également ici. Watson n'a sans doute pas cette familiarité des jeux basés sur l'ambiguïté du langage français, comme dans la suite célèbre : Les dents, la bouche ; l'aidant la bouche ; les dents la bouchent ; lait dans la bouche ; laid dans la bouche, etc... suite homophone, créations imprévues dues à des combinaisons phoniques et déchiffrables sans grande peine. Il est certain qu'écrivant les deux phrases, sans les explications de Roussel, personne ne s'y trompera : « Les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard, et, les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard ».

Il y a là un reflet de la difficulté pour un Français, même connaissant l'anglais, à percevoir le secret des mots-valises de Lewis Carroll.

mer amazonienne au moyen d'engins nucléaires, avec l'explosion de violences, de guerres civiles et le chaos consécutif. La sauvegarde de la population indienne et de son environnement pouvait être obtenue à moindres frais ; par exemple, en ouvrant les vannes du barrage et en stoppant l'inondation de la forêt.

Chez Delany, Babel 17 est un élément majeur dans la lutte opposant deux civilisations galactiques, dont l'une est l'Alliance. Delany montre d'abord les difficultés de communications, comment nos notions, les plus simples, les plus courantes, celles qui vont de soi : un foyer, une famille, un toit, sont parfaitement inintelligibles pour d'autres formes de vie ou de pensée ; comment les paradoxes logiques naissent du langage, avec ses ambiguïtés et, non de la raison.

Babel 17 est une arme, une arme quasi absolue, qui transforme, à son insu, en criminel ou saboteur, celui qui l'a étudié :

Si vous lâchez en pays étranger un amnésique qui ne connaît que des noms d'outils (...) vous ne serez pas étonnés qu'il devienne mécanicien. En façonnant habilement son vocabulaire vous pourriez tout aussi bien en faire un marin ou un artiste. (Dans Babel 17) le mot Alliance (...) se traduit littéralement (...) par : « celui qui a envahi ». Ce langage est bourré de pièges diaboliques, et lorsqu'on l'a assimilé, il devient (...) parfaitement logique de détruire son propre vaisseau, tout en effaçant ce geste par auto-hypnose, pour éviter de se rendre compte de ce que l'on est en train de faire et d'essayer de s'en empêcher.

Mais le principal, Delany n'en souffle mot : hormis le fait qu'il ignore le « je », quelles sont les structures de Babel 17 ? Qu'est-ce qui permet sa séduction et son emprise ? Sans doute, l'auteur nous apprend que ce langage est tellement parfait qu'il s'impose sans lutte, mais il évite tout exemple, toute explication réelle de la démarche mentale.

Il ne faut pas lui en faire reproche. D'une part, il a utilisé, à des fins romanesques, une hypothèse linguistique comme d'autres une hypothèse scientifique. Babel 17 va de pair avec les astronefs transluminiques, dont nul n'explique le fonctionnement, qui sont une donnée du récit, à partir duquel ce dernier se bâtit. Et le roman, ici, se structure parfaitement autour de la donnée linguistique.

Et d'autre part, Vance dans *Les Langues de Pao*, avait déjà étudié, neuf ans plus tôt, des procédés selon lesquels agissant sur le langage, on modifie la psychologie et le comportement des peuples.

Si le monde de Pao, avec ses quatorze milliards d'habitants, fut conquis et dominé, par près de dix mille hommes, la faute en est à la langue, toute passive, dépourvue d'éléments de comparaison, de notions de supériorité ou d'infériorité, ainsi que de verbes. La planète pourrait

se libérer, encore faut-il qu'une volonté de combat apparaisse, ce qui ne se peut. Vance proclame, par un de ses personnages :

Aucune langue n'est neutre. Toutes les langues fournissent des impulsions à l'esprit ; certaines avec plus de vigueur que d'autres (...) toute langue impose à l'esprit un certain point de vue sur le monde. Toute organisation d'idées (...) présuppose un jugement sur le monde.

Ainsi, en paonais « le fermier abat un arbre » se traduit par « fermier employant la force, hache agent, arbre en état de soumission à l'attaque », les expressions italiennes correspondant à des déterminatifs modifiant le sens des substantifs. Le chemin de la libération passera par la modification du langage. Ainsi une nouvelle langue formera des guerriers, « le fermier abat un arbre » s'y traduira « le fermier surmontant l'inertie de la hache ; la hache brise la résistance de l'arbre », expression tout active à la différence de l'ancienne formulation insistant sur la passivité. Ou encore « le fermier vainc la résistance de l'arbre ; à l'aide de l'arme-instrument qu'est la hache ».

Des idées-clés deviendront synonymes : « plaisir » et « surmonter une résistance » ; « étranger » et « rival ». Ce sera la langue de la caste des guerriers. En deux ou trois décennies, elle formera une masse d'hommes entreprenants, audacieux, disposés au combat.

Vance ne s'arrête pas là, visiblement inspiré par certaines sociétés de l'Insulinde où des langues différentes séparent les castes, il imagine une autre langue, logique et cohérente, engendrant des techniciens. Une autre encore « riche en homophones pour faciliter l'ambiguïté, en termes honorifiques compliqués pour enseigner l'hypocrisie » façonnera des marchands et des diplomates. Et une caste de plus, celle des interprètes, se forgera sa propre langue à partir des autres.

La suite est prévisible : Pao libérée, les guerriers prendront le pouvoir. Et très vite, ils se trouveront impuissants faute de l'aide des interprètes, véritables maîtres, en raison de leur maniement des diverses langues. Finalement la planète sera unifiée et la langue commune sera celle des interprètes.

La boucle est fermée, parti du langage, Vance y revient, après avoir fait de lui l'élément moteur de son récit. Et vraiment, il laissait peu à découvrir à ceux qui lui succédèrent. On peut même dire que *Babel 17* n'est qu'une sorte d'appendice à son ouvrage.

Le plus clair, finalement, est que le langage, dans ces romans, se trouve imparti d'une sorte de pouvoir magique. Il façonne la pensée, il est la pensée, qui agit sur lui agit sur la pensée et sur les êtres. Résurgence d'une très longue tradition occultiste, basée sur la puissance du nom. Delany écrira même :

Tant qu'une chose n'est pas dénommée, elle n'a pas d'existence propre. On pense à ce passage du Talmud et la Kabbale montrant Adam nommant les animaux et les plantes, créés par Dieu, et leur conférant ainsi l'existence.

Ce n'est pas une des moindres surprises de la Science-Fiction que cette renaissance, dans des ouvrages fort rationnels d'apparence, d'anciennes traditions magiques et occultistes

2. Science-Fiction et procédés d'écriture

Déjà nous avons commencé à nous éveiller dans l'instant même où j'ai perçu la miraculeuse présence de ce qui nous est indispensable pour que je sois pleinement moi-même. A mesure que nous approchons de ce but merveilleux, le réveil s'accroît et je reprends peu à peu possession de mes facultés...

Ce texte où le *je* et le *nous* se mélangent, s'unissent et se dissocient tout au long des pages n'est pas un extrait de néo-roman, mais d'un ouvrage populaire : *La Créature éparse* de B.R. Bruss. L'auteur devait rendre perceptible à son lecteur les cheminements de la pensée d'un être à la fois un et multiple, fait d'un ensemble d'individualités qui se confondent et demeurent isolées. Ce n'était ni un jeu gratuit, ni un artifice d'écriture, mais un procédé imposé par le sujet, par le but souhaité : rendre perceptible cette autre réalité qui est celle du roman.

Ce n'est pas un exemple isolé. Je n'ai pas dessein de passer en revue tous les procédés stylistiques ou typographiques dont usent les auteurs de S.F. ; je me bornerai à en relever quelques-uns, qui ont tous en commun d'être en situation, d'être imposés, pour rendre sensible au lecteur, par le jeu de l'écriture, une réalité insolite⁽²⁾.

Le plus simple, le plus grossier : celui des conversations télépathiques : « Je Allezsuis vous un *en ami redoutez* pourquoi *ma* cette COLÈRE ».

Dans cet extrait des *Créatures d'Hypnos* de Maurice Limat, le procédé typographique doit rendre sensible le heurt et l'affrontement de deux pensées étrangères qui se cherchent et culminent finalement sur le même concept. Ce procédé atteint sa perfection dans les tapisseries de Bester, dans *L'Homme démolé*, où la conversation à multiples niveaux devient un réseau de phrases qui s'accrochent, se poursuivent, se nouent et tissent de nombreux itinéraires où la pensée conserve sa

(2) Je me suis borné, volontairement, à des exemples choisis avant 1965. Car depuis il y eut la révolution apportée par Moorcock, avec sa Spéculative-Fiction, où les auteurs puisèrent à pleines mains dans les procédés de la littérature générale, le dadaïsme, la construction éclatée, les déformations de la langue et de la syntaxe. Mais chez beaucoup la mode l'emporta sur la recherche, l'imitation sur l'invention, et le procédé fit son apparition. Ceci est fort sensible chez la jeune génération française s'abandonnant, non par choix, mais par la pente de la facilité.

clarté et sa logique, bien que renvoyée d'esprit en esprit. Procédé, mais devant visualiser cette réalité d'esprits communiquant sans intermédiaire, diffusant les idées dans toutes les directions, et de pensées qui ricochent en se heurtant à d'autres.

Au-delà des simples procédés de typographie, des auteurs en viennent à s'en prendre au langage même. D'abord à l'image des mots, c'est l'intrusion du *chinook*, cher à Queneau. Voici un texte de Claude Veil-lot. Il s'agit d'un auteur de S.F. écrivant à un confrère et essayant de lui faire comprendre qu'il est sous l'emprise d'une entité d'Outre-Espace, le Manipulateur, qui lui dicte ce qu'il doit écrire, et à l'emprise duquel il tente de se soustraire.

Il est important que nous nous concertions les uns les autres, que nous ne nous dissimulions rien car il en va peut-être de l'avenir de l'humanité...

*PIDAYEUR IFODIR QUE LZWUZZ KSSSTTT ! ! ! MMMMM-
MONSIEUR JE REGRETTE DE NE POUVOIR REPOUDRE
FAVORABLEMENT (...)*

Il m'oblige à écrire tout cela. Pardonnez-moi. Je suis sous son influence mauvaise. C'est ça, le programme (...)

*TATIFINIDI, TATIFINIDI T T TRETTRALAKHOZE IVATAR
VEDEBRIKHOLE... ENFIN N'Y A-T-IL PAS UN COTE
RIDICULEMENT PEDANT A SE REUNIR AINSI (...)*

Devons-nous dire la vérité au monde (...) crier Danger ? ou devons-nous continuer à ...

*CETACE SZASUFFY TENDIBOK OUTRO MMMMMMMMONSIEUR,
DANS CES CONDITIONS, JE NE CROIS PAS POUVOIR ME
JOINDRE A VOUS... ».*

Chaque intrusion du chinook signale l'instant où le Manipulateur reprend possession du cerveau de l'auteur, les quelques instants de lutte, puis à nouveau les phrases correctes dictées à l'auteur passif. Le simple jeu est dépassé au profit de la traduction d'une certaine réalité.

Nathalie Charles Henneberg, dans *La Plaie*, s'en prendra au contenu même des mots, et non plus à leur aspect extérieur. Les Bezprizornies de la planète Atalante ont déformé la langue de leur parents :

Ils adoraient les mots-tiroirs où il entrait plusieurs notions. Comme par exemple « avoir faim », chose fréquente, prenait diverses variations : une faim qui rendait malade était « malfaim », une faim qui exaspérait, poussait aux impudences, était « faimrage » ; chasser pour satisfaire cette faim était « chasséfamer » ; chasser pour le plaisir (...) était « chasserire ».

Le résultat final : une langue d'apparence déroutante, mais intelligible au premier chef.

Un asr'f s'bloqué. Carb'plein. Y a long. Y avait encore mépères. Ont dévissé réserv' et cuv'camouflée. Espoirpartir, toujours. Tous morts. Carb' reste.

Encore Nathalie Henneberg n'use de cette langue que par instants, et dans des dialogues. Mais un Daniel Drode dans *Surface de la Planète*, prix Jules Verne, 1959, voulut écrire un livre entier de cette encre, où le langage se disloque, où les mots changent d'aspect et de contenu.

Les querelles entre fans furent menées avec violence et fanatisme. Le phénomène San Antonio ne s'était pas encore imposé, et les réticences, pour ne pas dire les reculs, se multiplièrent. Même des esprits tournés vers ce qui est différent, vers la peinture d'une autre réalité regimbaient devant des paragraphes tels que :

Aristarque de Samos avait osé proposer un mouvement de translation de la terre autour du soleil. Hou là, scandale. Beaucoup plus tard, Copernic puis Galilée aristarquent avec audace. Galilée est condamné pour s'être attaqué à l'idée sacréditée de l'immobilité.

Le texte pourtant n'était pas des plus déroutants ; il y avait un souvenir de Prévert, le glissement du parler populaire dans le texte d'information scientifique, et l'usage de cette faculté qu'a l'anglais de transformer en verbe tout substantif et réciproquement. Mais tout se passa comme s'il était interdit de soumettre la langue à l'évolution qui transformait les techniques, les sciences et les moeurs.

Encore que Drode ait procédé avec beaucoup de mesure et de prudence : les audaces graphiques furent rares : iavait..dl'ombre. .dla..et c'est à peu près tout. Pour les mots nouveaux, même discrétion :

J'ai méandré parmi ces tracés indécis.

La meute me bouscule (...) elle court vers l'ouverture avec un grand flaquement de pieds nus.

Un humain au visage inconnu était couché-plié.

Les expressions neuves, ou plus exactement les déformations d'expressions anciennes, sont rares, si parfois elles prêtent à des effets faciles.

Puisque, 2 merci, l'hideuse disproportion...

C'était, à ne pas y croire, 2 aérolithes - je les ai vus, de mes yeux nus... Ici un K.O. de montagne émerge dla forêt par un élan de matière. Les arbres couvrent en force les contreforts (...) pèlemêlés avec des pierrailles claires et triées qui semblent couler des ravins.

En fait les réticences durent venir moins des audaces que de l'écriture dans son essence, qui débouchait le plus souvent sur le poème en prose :

*Les détalées d'hyènes ou de singes, poussant devant eux leur géniture, elles avaient, en divers endroits, frayé un corridor impitoyable...
ia avait pour moi à chaque détour une terrible perspective de rivière que la lune à plat sur l'eau englaçait...*

Près dla mer ia un clan d'humains aveugles (aveugles). Dans leurs occasionnelles rencontres, ils s'entredéchirent cafouillis montre. Ils vivent, qu'il a précisé, à la tâtonneuse façon des araignées couleur de terre qui filochent sur la glèbe.

Et, le plus souvent, Drode oubliait son dessein, retrouvait superbement l'écriture ancienne, voire même celle du passé :

Tout un paysage confiné dans une aire de décrépitude, plus décourageant qu'une aurore.

De flaques en terrier, ce vallon se love doucement ; il feint de se refermer sur la rivière mais il repart droit et finalement se dégrade en conque...

Parfois c'est même la période descriptive de Chateaubriand ou de Flaubert offrant son rythme et son balancement.

Bien plus loin que le tronc, déchiqueté par le coup qui a pelé quelques lanières d'écorce, plus loin que la souche de glaise et de bois, de vers, plus loin que les racines qui s'insinuent dans la pente avec des génuflexions, désormais inutiles, au-delà encore des brouillards, des plaques de brumes qui dérivent en masse, le grenouillant grouillement des humains commence à emplir le jour.

A l'exception d'une épithète, ce passage pourrait être extrait de *L'Itinéraire* ou de *L'Education sentimentale*.

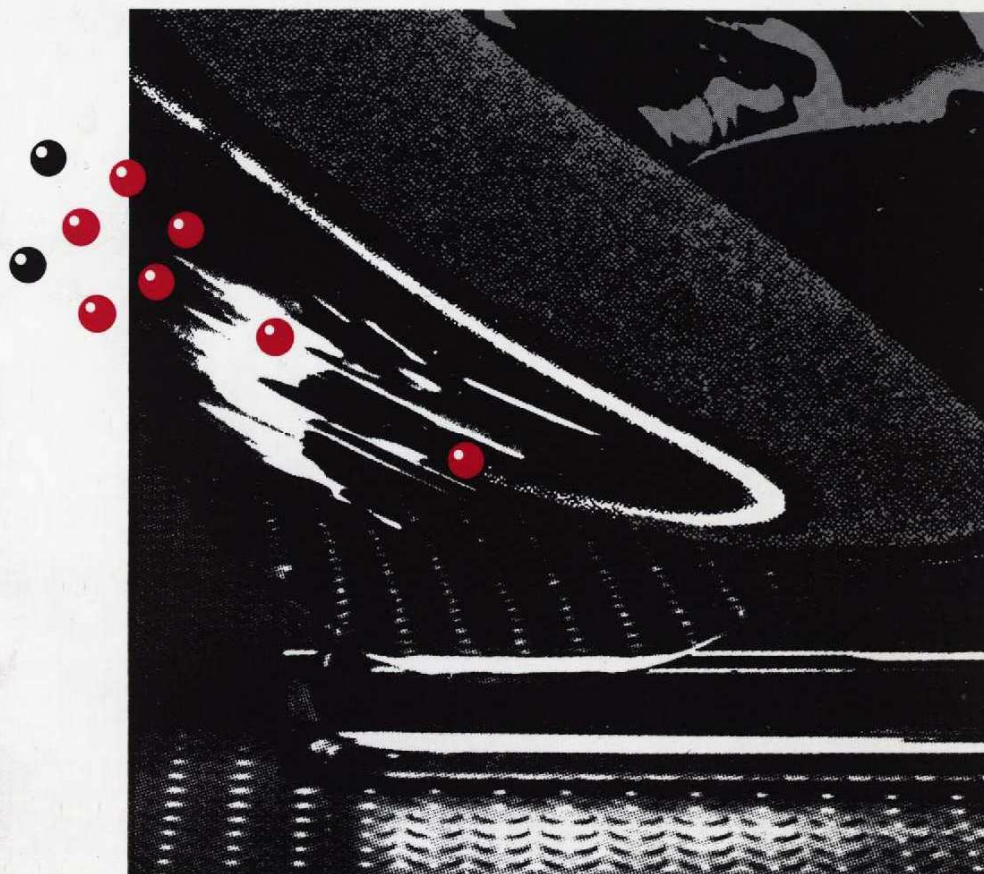
Mais si les fans s'aveuglèrent, honnissant au chef de la nouveauté ce qui était le plus souvent tradition, Drode était, parmi les jeunes auteurs, un des premiers à user non plus d'un style neutre et gris, mais jouant de toutes les facettes de l'écriture.

En bref, ces quelques exemples devraient empêcher de juger en bloc la Science-Fiction comme une para-littérature, digne uniquement de l'attention des sociologues. La littérature pure y a laissé des traces, encore que les procédés employés soient le plus souvent nécessités par le sujet, et ne se bornent pas à un jeu gratuit et plaisant.

Revue de l'Université de Bruxelles

Science-fiction et fiction spéculative

sous la direction de Gilbert Hottois



Editions de l'Université de Bruxelles

Revue de l'Université Libre de Bruxelles
(ULB), 1985, 1-2

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2011/DL2503255_1985_1_2_000.pdf

Nous vous rappelons que vous pouvez trouver des centaines d'articles de notre maître Jacques VAN HERP sur le site www.idesetautres.be.